Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 18 (1873)
Heft: (10): Supplément au No 10 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Observations sur la campagne et bataille de Sedan
Autor: Lecomte
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-333409

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Supplément au n° 10 de la REVUE MILITAIRE SUISSE (1873).

Observations sur la campagne et bataille de Sedan [1].

Il n'y a guère qu'une observation critique à faire sur les événements de Sedan, observation capitale, à laquelle toutes les autres se rattachent et que nos lecteurs connaissent déjà. Les Français prirent, de Châlons, la plus mauvaise ligne d'opérations imaginable, fondamentalement vicieuse, devant les mener, tôt ou tard, à un désastre. On sait pourquoi et comment ils s'y lancèrent; ils agirent sous la pression d'une idée fausse quoique généreuse, délivrer Bazaine, découlant de motifs plus politiques que stratégiques, et dans la même ignorance des effectifs ennemis qui avait marqué l'entrée en campagne.

Cette idée de secours était fausse, en ce que les deux armées françaises, venant à se rallier, ne changeaient rien à la balance des forces. La proportion des belligérants restait la même, toujours au profit des Allemands, à moins de supposer qu'ils n'eussent su ni découvrir le mouvement de Mac-Mahon ni lui opposer une concentration correspondante, supposition inadmissible. Puisque les armées allemandes s'étaient séparées, il était plutôt préférable qu'elles le restassent et se séparassent le plus

[1] Extrait du volume II de la *Guerre franco-allemande* du colonel Lecomte, qui vient de paraître, XXIIe chapitre. La campagne et la bataille même de Sedan sont racontées dans les chapitres XVIII, XIX, XX et XXI. Voir les cartes que nous avons données avec notre no 10 de 1871.

possible. Tout ce qui se détachait du blocus de Metz dégageait d'autant l'armée bloquée, assez considérable d'ailleurs pour chercher son principal secours en elle-même. — Les trois armées du Roi disjointes, on pouvait espérer, en manœuvrant bien, de saisir contre elles les lignes intérieures et de compenser ainsi l'infériorité du nombre.

C'est peut-être ce que le conseil aulique de Paris crut faire en ordonnant le mouvement tournant sur Metz par le nord. S'il en est ainsi, il calcula fort mal; il le précipita outre mesure, subordonna trop la faculté de manœuvres qu'il exigeait au but final recherché, la *délivrance* de Metz.

Pour user avantageusement des lignes intérieures, il faut que celles-ci embrassent une région de quelque étendue, d'autant plus grande que les armées en lutte le sont. Sans cela l'enveloppement *stratégique*, favorable à l'enveloppé, devient aisément *tactique*, c'est-à-dire tout au profit de l'enveloppant. Or l'échiquier compris entre Châlons, Metz et la frontière du nord, n'avait pas assez de surface pour que le jeu des lignes intérieures ou centrales, diminué déjà de la moitié de sa valeur par la proximité de la Belgique, pût s'y mener avec des masses aussi fortes.

Il aurait fallu auparavant attirer les deux armées du Roi plus près de Paris ou plus au sud. Partant de Châlons—Reims, quand les forces allemandes tenaient la ligne Metz-Verdun-Sainte-Menehould avec une bande de terrain plus au nord encore, l'opération sur Metz par Montmédy ne répondait plus du tout aux conditions

d'une manœuvre visant aux lignes intérieures. Le terrain qui lui restait était à la fois si près de l'ennemi et si étroit, qu'on ne pouvait espérer ni de cacher longtemps cette marche aux éclaireurs allemands ni d'y manœuvrer une fois qu'elle serait démasquée. Et rien qu'en se mettant en garde, les armées allemandes se ralliaient toutes, dans les meilleures conditions, concentrées en lignes intérieures (sauf le détachement de la rive droite de la Moselle) contre un adversaire séparé et acculé.

Par-dessus le marché, le difficile et périlleux mouvement français ne fut secondé d'aucune des mesures accessoires qui eussent atténué quelque peu son vice fondamental. Les places fortes de la Meuse, Sedan particulièrement, n'avaient pas été mises en état, nous l'avons déjà dit. Les diversions propres à tromper l'ennemi furent négligées. On eût pu au moins utiliser à cela le reploiement des mobiles parisiens sur Paris, en les faisant marcher par étapes avec les parcs inutiles, et lancer aussi quelques détachements par la droite, pour masquer au mieux le grand départ à gauche. En même temps et surtout n'en pas tant parler à Paris, jusque dans les journaux.

Le comte de Palikao, dans son volume précité, essaie de justifier l'entreprise ordonnée, en citant de nombreux exemples historiques de marches de flanc fort heureuses [1] L'argument tombe à faux. Ici la marche de flanc n'est pas en cause. Ce qu'on condamne c'est le fait qu'elle dut, de flanc ou pas, suivre une zone trop

[1] Volume cité, pages 105 et suivantes.

exiguë et resserrée entre les masses allemandes et la frontière.

Le même auteur croit encore que ce sont les lenteurs de la marche de Châlons vers Montmédy qui ont tout perdu. Autre illusion, venant surtout de ce que le comte de Palikao ignorait, quand il ordonna son mouvement et même quand il écrivit son livre, l'existence de la IVe armée allemande ! ! Meilleur marcheur, Mac-Mahon fût arrivé plus loin avant de tomber dans le filet ; il n'y eût pas mieux échappé ; on l'aurait pris à Montmédy, ou Thionville, ou Etain, ou sur quelque autre point de cette excentrique région, non moins sûrement qu'à Sedan.

Nous avons, nous aussi, constaté et regretté les lenteurs de sa marche, parce que quand une armée se meut, il est toujours bon, sous tous les rapports, qu'elle se meuve vite et bien. La troupe, dans le cas particulier, y eût gagné en cohésion et en confiance ; l'état-major eût été plus tôt éclairé sur sa dangereuse situation et eût mieux pu s'en sortir, soit en rétrogradant simplement, soit en marchant à l'ouest par le nord, soit peut-être par quelque trouée merveilleuse derrière les deux armées du Roi, pour reprendre vite ses communications avec le sud, sorte de grand *raid*, qui eût été fort coûteux et difficile, il est vrai.

Puis une marche rapide, arrêtant ces armées ou les promenant, pour rien, au nord et à l'est, gagnait du temps aux préparatifs de défense de la capitale. En un mot, c'était manœuvrer. Si, de plus, Mac-Mahon s'était retiré sur Mézières, comme il en eut l'intention le 27, ensuite dérobé sur Reims, et que là, renforcé par le

13e corps, par le 14e peut-être, il eût fait de nouveau front aux IIIe et IVe armées le cherchant encore vers la frontière belge, c'eût été alors une bonne et belle opération. Pour la bataille qui serait restée en perspective, les Français se seraient trouvés dans des conditions normales, relativement avantageuses, leur ligne de retraite assurée sur Paris ou sur la profondeur de la France, tandis que les Allemands, eux, auraient été adossés à la Belgique. Enfin, bataille ou pas, du temps utile était encore gagné à la mise en défense de Paris.

Toutefois, même avec l'idée d'user de cette façon de la zone du nord, il n'était pas prudent, surtout avec une armée novice et lourde, de s'y engager trop avant. Si l'on ne voulait pas se replier immédiatement sur Paris, si l'on tenait absolument à s'avancer à l'est, au moins pour montrer aux clubistes parisiens l'intention de faire quelque chose en faveur de Metz, c'était par la droite, par le sud, qu'il fallait partir de Châlons, en ne lançant par le nord que les diversions convenables.

Nous ne voyons pas d'intérêt général à insister sur ce point. Une démonstration détaillée ne s'adresserait, croyons-nous, qu'à un petit nombre de personnes, de grand renom il est vrai, comme le comte de Palikao. Nous les renvoyons simplement à des autorités reconnues, grands noms aussi, à Jomini, art. 21 du *Précis ;* à l'archiduc Charles, *Principes de stratégie*, chapitre Ier, 6e section ; à Dufour, *Cours de tactique*, § 3, 5, 7 du Ier chapitre ; à Rocquancourt, encore un des bons maîtres, 44e leçon du *Cours d'art militaire*.

A côté de ce vice capital, le reste n'est plus qu'accidents secondaires ou conséquences fatales. A moins de condenser l'armée de Châlons en une seule colonne, couverte de quelques flanqueurs au sud, elle ne pouvait manquer d'arriver à être fortement pressée sur sa droite. Avec plus de vigilance, cette pression n'eût pas tourné à la culbute de Beaumont-Mouzon; elle eût toujours été désagréable. Et si l'armée avait formé ladite seule colonne, celle-ci n'eût sans doute pas été surprise, mais coupée en plusieurs tronçons. L'échec final était inévitable, sa forme seule pouvait varier.

La surprise de Beaumont, amenant la déroute de Mouzon, fut certainement déplorable. Oserait-on cependant en faire un vif reproche à des troupes surmenées de marches et de contremarches forcées, comme le furent la plupart des corps d'armée français, et surtout le 5e corps, du 26 au 30 août? Malgré les pertes considérables que les Français firent le 30, nous ne pouvons même pas considérer cette journée comme absolument fâcheuse pour eux. La leçon, quoique dure, eut le haut profit de les sortir de leur ligne d'opérations vicieuse, pour les reporter de l'est à l'ouest. Malheureusement ce transfert ne fut que provisoire La marche sur la nouvelle direction s'arrêta trop tôt, à Sedan déjà, tandis qu'il eût fallu la continuer sans désemparer sur Mézières et sur Paris, comme le voulait sagement le général Ducrot le 31.

Arrive la bataille du 1er, en avance d'un jour sur les plans primitifs de l'état-major prussien, inopinément pour les Français, sans que personne dans leur camp

sache ce qu'on fait à Sedan ni ce qu'on veut y faire. Les Allemands ont ainsi le bénéfice de l'initiative, par-dessus celui de la grande supériorité du nombre, de l'artillerie surtout, celui des positions tactiques pour les feux à longue distance, celui enfin de la situation stratégique.

Le profit des accidents leur revient encore. Le Roi peut faire mouvoir à volonté ses deux armées, qui ne perdent, dans l'action, qu'un officier-général important, le général Gersdorf, du XIe corps. Les Français au contraire passent, dès les premières heures, par trois commandants en chef, sans compter l'Empereur, à souveraineté intermittente, qui finit par devoir s'en mêler et ressaisir le pouvoir absolu pour un quart d'heure de dernier adieu.

Autant de commandants en chef autant de plans différents, opposés même Mac-Mahon restait en place et y serait probablement resté trop tard, comme à Woerth. Ducrot voulait éviter l'enveloppement allemand en se jetant en arrière, Wimpffen le percer en avant. Ces deux derniers généraux ont eu entre eux de très-vives polémiques à ce sujet, Wimpffen en eut d'autres non moins amères avec les aides-de-camp de l'Empereur. Querelles oiseuses, commencées déjà sous le feu ennemi, et qui n'ont d'autre valeur que celle de déplorables récriminations personnelles, inutiles à prolonger. Quand Ducrot voulut faire commencer son mouvement de retraite, à 7 1/2 heures, c'était trop tard. Il eût abouti à une débandade générale ou à un refoulement sur la Belgique. Car à 7 1/2 heures déjà la route de Mézières

lui était barrée par les XIe et V^e corps, suivis des Wurtembergeois et de deux divisions de cavalerie. C'était plus qu'il n'en fallait pour le retenir jusqu'à ce que la garde et les Saxons l'attinssent. La catastrophe se fût produite sur la Vrigne.

D'autre part Wimpffen n'avait aucune chance plus heureuse. Les réserves bavaroises du Ier corps, 2e et 3e brigades, avec la 7e division encore intacte, les Saxons toujours sur sa gauche, les batteries de Liry et la division Bothmer sur sa droite ; la 8e division et quatre brigades bavaroises sur son front, étaient plus que suffisants pour le contenir trois ou quatre heures, ce qui eût infailliblement amené assez de troupes de la garde, des Ve et XIe corps sur ses talons, pour le capturer. Bazeilles ou Douzy eût été la scène du dénouement au lieu de Sedan ou Vrigne.

Toutefois il nous paraît que c'est du côté de Bazeilles que l'effort français, quoique sans issue au-delà, eût pu être tenté avec les moins mauvaises chances. C'était près et l'on y avait bien débuté. Il n'y a rien de plus à dire. Une trouée en masse sur Carignan n'était guère possible, et n'eût abouti qu'à une évasion à la débandade. Mais on aurait jeté quelques bataillons à la Meuse, et rendu plus onéreux le succès final des Allemands.

Nous ne pourrions néamoins blâmer vivement ceux qui n'osèrent s'en remettre à ce coup suprême vers deux heures après midi. A ce moment une telle attaque n'avait plus rien de rationnel. Un énergique désespoir pouvait sans doute amener des accidents plus ou moins heureux ; ses entreprises échappent au calcul. Avec des troupes qui

combattaient depuis le grand matin, qui montraient les signes les plus patents de découragement, qui étaient à bout de force, de confiance, de discipline, quelques-unes de munitions, une action générale de ce genre ne pouvait plus être tentée que pour l'honneur de la défense.

Ce qui aurait encore pu peut-être, dans la soirée, s'essayer sous le couvert de l'armistice, ne le fut pas. C'était de rétablir assez d'ordre et d'entrain dans les corps pour braver le bombardement de la place et défendre ses ouvrages accessibles. Il aurait fallu toutefois y penser plus tôt, prendre quelques mesures de précautions qui furent négligées non-seulement par le gouvernement, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, mais aussi par le grand état-major. Au moins dès le 30 la triste situation de l'armée l'exigeait. Puisque la place de Sedan formait sa seule retraite, il fallait y faire un peu de ce qu'on fait pour faciliter la retraite d'un champ de bataille, prévenir les encombrements, déterminer des places de rassemblement à couvert et des abris — qui n'y manquaient certes pas, — réunir des approvisionnements de la banlieue, etc. On ne put, pour tout cela, disposer, il est vrai, que d'une trentaine d'heures. On ne les utilisa seulement pas. On poussa la négligence jusqu'à ne pas garder cette barrière de la Meuse qu'on était venu chercher là.

On a dit que la défense de la place était impossible et inutile. Nous ne saurions partager cet avis que conditionnellement. Assurément Sedan, dominé par les hauteurs environnantes et par 500 canons, ne pouvait fournir la résistance d'une véritable place de guerre. Mais

avec 70 mille hommes derrière ses parapets — ou plutôt dans ses abris avec des avant-postes aux parapets — elle aurait bien réussi à tenir deux à trois jours, à faire consommer ainsi les munitions ennemies et à procurer à l'armée d'autres conditions que la captivité. Les pertes se fussent accrues sans doute; la jolie ville de Sedan, au lieu de ses vingt à trente maisons endommagées, eût été abîmée de fond en comble. Mais ces dures misères de la guerre en eussent épargné d'autres plus tard, et l'armée eût probablement obtenu d'être *parolée*. En alignant les munitions et les vivres et en utilisant les ressources de la ville, on eût fait face aux principaux besoins pendant deux à trois jours.

Quant à l'effet moral d'une défense dans ces conditions, de 48 heures seulement, après une telle bataille, nous croyons qu'il eût été grand sur la France et point inutile. La capitulation de Sedan, mal connue dans ses détails, fut tenue par bien des Français pour un acte honteux. On a même parlé et on parle encore de la « boue de Sedan. » C'est aller beaucoup trop loin. Les combats acharnés de la matinée et des premières heures de l'après-midi rendent l'honneur parfaitement sauf. Mais n'avoir pas essayé de retarder la reddition d'un ou deux jours, l'avoir acceptée du premier coup pour « éviter l'effusion du sang » fut une sentimentale faiblesse, qu'on n'attendait pas de gens qui s'étaient lancés dans une telle guerre si cavalièrement, tout en proclamant qu'elle serait longue et pénible. Et il est certain que cette faiblesse en suscita d'autres, ainsi que des réactions non moins regrettables.

Encore ici la fatalité s'en mêla. Mac-Mahon, croyons-nous, était homme à essayer de fournir cette résistance passive dont nous parlons, à repousser jusqu'à la dernière minute la coupe amère de la reddition pure et simple, ainsi qu'à inspirer assez de confiance aux soldats pour leur faire partager de tels sentiments et utiliser leurs derniers efforts aux ouvrages et aux abris de la place.

Sans ce chef estimé, et avec les tiraillements amenés par ses successeurs, sous les yeux d'un souverain abattu, humilié, malade ; avec le cahos et l'effarement qu'on avait laissé se produire dans le refoulement sur la ville, nous reconnaissons que toute reprise d'action y était fort difficile. Tel est le sens dans lequel on peut admettre, avec la majorité du conseil de guerre des trente généraux, l'impossibilité de la résistance. Il vaut pourtant la peine de le préciser, et de bien noter que ce n'est pas le mauvais état de la place, mais celui des troupes l'occupant, qui créa cette impossibilité, troupes dont il n'y avait, paraît-il, plus rien à espérer.

Comment ces 60 à 70 mille hommes, encore valides, en étaient-ils arrivés là?... On a pu, croyons-nous, le voir dans notre récit. Des régiments tournés en même temps que battus se démoralisent toujours, si l'on n'a pris d'avance les mesures nécessitées par cette éventuatualité.

Ce qu'il y eut de plus démoralisant pour les Français, c'est que ce *tournement* se fit surtout par l'artillerie, sans que l'infanterie en vînt sérieusement aux mains, sauf à

Bazeilles et en avant de Givonne. Cette bataille est le triomphe par excellence des nouveaux canons. Jamais autant de feux de précision ne se croisèrent si bien et à de si grandes distances que ceux qui battirent les plateaux d'Illy et de la Garenne, à la fois des hauteurs d'Iges, de Frénois et Marphée, de Vadelincourt, de Liry, de Montvillers, de Petite-Moncelle, de Bois-Chevalier, de Fleigneux, de Saint-Menges, de Serifontaine. Du moment que les Français ne parvenaient pas à rompre, sur un point ou sur un autre, ce cercle meurtrier se resserrant de plus en plus, la débandade était forcée. On peut demander à de bonnes troupes de servir quelques quarts d'heures de cible sur un front donné, mais pas de tous côtés, indéfiniment et sans perspective de riposte. Celles du plateau de la Garenne tinrent trois ou quatre heures à ce dernier jeu; après quoi elles allèrent instinctivement chercher l'abri voisin des murs de la forteresse, où le désordre et l'indiscipline à tous les étages firent le reste. Il n'y a certes là ni boue ni décadence morale, ni infériorité des races latines, ni tant d'autres belles choses trouvées par des philosophes transcendants ou de passionnés politiqueurs. Il y a simplement des troupes tournées et foudroyées de toutes parts, avec un état-major imprévoyant d'abord, décimé et tourmenté ensuite.

Il y a encore ce fait, qui établirait tout au plus la décadence de quelques hauts états-majors français, qu'on n'avait pas encore suffisamment sondé, en France, les problèmes se rattachant aux opérations de cette nature ni les modifications qu'y apportaient les deux principales

innovations modernes, formidables masses et feux plus formidables encore.

On aurait dû penser davantage, s'aguerrir aux situations enveloppées, monnaie courante des actions d'engins nouveaux et spécialement des opérations allemandes. On serait aisément arrivé aux moyens d'y parer ou d'y succomber avec le moins de dommages possible ; l'opinion publique, en tout cas, n'en eût pas été aussi troublée.

On comprend que l'état-major prussien, avec ses masses et son artillerie supérieures, soit arrivé à faire de l'enveloppement un système exclusif, presque une routine. Ce ne serait pas une raison de l'imiter dans d'autres conditions d'effectifs et de feux, ni de s'en alarmer dans tous les cas, ni surtout de dire, comme on l'a fait, qu'il a créé par là une nouvelle stratégie (1).

Ce trop gracieux compliment n'est sans doute qu'une figure, car ce système est vieux comme la guerre.

La nouveauté, c'est qu'il réussisse si bien, après tant d'expériences du contraire, dont les batailles de Rivoli et d'Austerlitz sont les plus mémorables. Quoiqu'il y ait des raisons réelles de cette résurrection fortunée, comme nous le dirons tout à l'heure, les dispositions de Napoléon Ier pour ces deux batailles restent aussi le type constant de la méthode à lui opposer.

Elle consiste, on le sait, dans l'offensive en forces contre une fraction de l'enveloppement, avant son pas-

(1) Voir, par exemple, les *Notes au jour le jour par un neutre*, 1er chapitre de la IIIe partie, où M. Marc Debrit parle de cette méthode enveloppante comme d'un principe nouveau, qui serait celui de la « marche coordonnée remplaçant la simple marche en colonne. »

sage de la phase stratégique à la phase tactique, tandis que les autres fractions sont paralysées par des détachements minimes.

Nous convenons que la difficulté de l'exécution est plus grande de nos jours que sous Napoléon Ier, et là est le secret des succès prussiens.

Les feux plus puissants ont considérablement agrandi d'une part le rayon du champ de l'action tactique, favorable à l'enveloppant, et d'autre part les avantages de la simple défensive, qui sont encore, en majeure partie, de son côté. En effet l'enveloppé l'est de plus loin; et il est forcé à l'offensive, sous peine de subir les feux à grand croisement. Or cette offensive obligée demande plus de sagacité pour déterminer le point de la circonférence où elle portera, plus d'efforts de marche pour y arriver, plus de sacrifices pour y dominer, car tout cela doit se faire promptement. En compensation les rideaux destinés à divertir les masses secondaires pendant l'écrasement de l'une d'elles ont les avantages correspondants. Aussi, sous ces seules restrictions et à égalité de puissance de feux, la combinaison a la même valeur maintenant qu'au commencement du siècle. L'art suprême consistera encore à se faire envelopper stratégiquement et, non plus à tant *culbuter* ou *bousculer*, comme disent encore volontiers Messieurs les généraux français, mais à envelopper tactiquement; deux exigences aisées à concilier malgré l'apparence contraire.

La manœuvre échouant, par une cause ou par une autre, l'enveloppement s'achevant, devenant tactique, donnant les feux convergents et croisés en masse, la dé-

bandade ou le désastre de l'enveloppé s'ensuit nécessairement; ainsi déjà Napoléon à Leipsig et à Waterloo, Vandamme à Culm, Dupont à Baylen, Benedek à Sadowa, et encore mieux Wimpffen à Sedan.

Si l'on dispose d'un couvert dans le cercle assailli, on tâche au moins d'en profiter pour obtenir des conditions passables, comme Mack l'essaya vainement à Ulm. A Sedan par les fatals accidents de commandement et de surprise qu'on sait, les Français ne l'essayèrent même pas. Ils ne purent tirer parti ni de la protection de la Meuse, ni de leur position centrale, ni des ouvrages qui en faisaient le noyau. Ils luttèrent vaillamment dans leurs positions extérieures, jusqu'à ce qu'elles furent battues de tous côtés. Ce n'était pas assez. Il ne suffisait pas de se débattre dans le grand filet ennemi; il fallait l'esquiver avant qu'il fût jeté, comme le voulait Ducrot la veille, ou le rompre quand on le tendait, d'après l'idée de Wimpffen, mais dès 9 à 10 heures du matin et en masse, non l'après-midi. Les Allemands n'eurent qu'à tendre et retirer ce lourd filet, ce dont ils s'acquittèrent fort bien, il faut le reconnaître.

On a beaucoup admiré, pour cela, leur génie. Ils sont les premiers à sourire, et ils font preuve d'esprit. Ils admirent surtout la vigueur de leurs bras et de la maille. C'est ce que nous admirerons comme eux. L'opération d'état-major, à la suite de l'armée française, était si nettement indiquée à Châlons déjà, puis à Busancy, enfin à Beaumont et à Mouzon après la déroute du 30, que le plus curieux serait bien qu'ils eussent pu en imaginer une autre.

Passons maintenant aux suites très graves de la catastrophe de Sedan. Elles nous mèneront d'abord à Paris, où la lutte va se continuer, compliquée de commotions politiques qui étaient bien à prévoir.